

REVIENS-MOI

Rachel Ward

REVIENS-MOI

Traduction de l'anglais
par Marianne Roumy



Déjà parus :
Intuitions, tome 1
Intuitions, tome 2 : *Chaos*
Intuitions, tome 3 : *Infini*

Titre original : *The Drowning*.
Publication originale en 2013 par The Chicken House,
2 Palmer Street, Frome, Somerset, BA11 1DS
Les noms des personnages et des lieux figurant dans le livre sont
© Rachel Ward et ne peuvent être utilisés sans permission préalable.
Texte © Rachel Ward, 2013. Tous droits réservés.

© Éditions Michel Lafon, 2013, pour la traduction française.
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.lire-en-serie.com

*Pour Ozzy, Ali et Pete,
qui m'aident à garder la tête hors de l'eau.*

Avant-propos

C'est une histoire qu'a racontée l'un de ses collègues à mon mari qui m'a donné l'idée de ce livre. Il avait été frappé par la foudre alors qu'il nageait dans un lac avec deux amis. La foudre a disparu, mais l'idée des trois personnes coincées dans l'eau est restée. J'ai écrit ce livre en congé sabbatique, et il s'est transformé en espèce de déclaration d'amour tordue à une ville où j'ai travaillé pendant dix ans. Que les choses soient claires, il ne s'agit pas d'un ouvrage sur cet endroit, ni sur les personnes que j'y ai rencontrées. Il n'a pas non plus été directement inspiré par les événements tragiques qui ont eu lieu au Royaume-Uni, et au-delà, au cours d'une année 2012 particulièrement pluvieuse. Malheureusement, la noyade est un incident extrêmement banal, et à mesure que j'écrivais ce livre, j'ai pris douloureusement conscience du drame que vivaient les familles touchées par ces épisodes et par les conséquences tragiques des inondations. Je ne souhaite accentuer la douleur de personne, mais le fait est que j'écris sur les vrais problèmes qui nous touchent chaque jour. Si vous avez été frappé par une noyade ou par

des inondations, alors ce livre n'est sans doute pas pour vous. J'espère qu'il plaira à tous les autres... et qu'il saura vous donner des frissons.

Rachel Ward, Bath, novembre 2012

Prologue

– On arrête. C'est fini, tout le monde, on a fait ce qu'on a pu. On s'arrête là. Il est 16 h 17.

J'ouvre les yeux. Une goutte de pluie touche mon œil gauche. En plein milieu. Je le referme vite. Prudent, je décide de le plisser. La pluie arrive tout de même à y entrer. Des bombes à eau qui tombent d'un ciel gris. Il y a des trucs dans ma bouche. De la boue. Des graviers.

Je tourne la tête et crache.

Il y a un visage à un mètre du mien. Cheveux collés sur le front en serpents brillants, lèvres fines entrouvertes, un filet d'eau qui s'échappe du coin de la bouche. Peau pâle, maculée de boue. Yeux fermés, cils rabougris qui forment deux lignes courtes et épaisses.

C'est mon visage.

Quelque chose remonte le long de ses jambes en froufroutant, passe sur sa taille, monte jusqu'à ses épaules. La main qui tire sur la fermeture s'arrête une seconde, puis finit son boulot et ferme entièrement le sac. Un sac de couchage. Ils l'ont mis dans un sac de couchage. Parce qu'il dort. Mais il n'y a pas d'ouverture. Ils l'ont enfermé dedans. Comment va-t-il respirer ?

Ensuite, ce sera mon tour. Je le sais. Mais je ne dors pas, je suis réveillé.

« Ne m'enfermez pas ! » J'entends les mots dans ma tête, mais mes lèvres ne bougent pas. « Ne m'enfermez pas ! » Ma voix, qui essaie de sortir, étranglée dans ma gorge.

Quelqu'un m'attrape les jambes. Quelqu'un d'autre les bras. C'est mon tour. Ils vont me fourrer dans un sac. Ils vont m'enfermer à l'intérieur. J'essaie de résister, mais mes jambes et mes bras sont bien trop lourds. Je ne peux rien faire. Je ne peux ni bouger, ni parler ni réfléchir.

Me voilà désormais sur une sorte de planche, on me soulève d'un coup et on m'enfourne dans une camionnette. Les portes se referment brusquement. Nous partons sans lui.

Mais non, les portes se rouvrent soudain. À son tour. Des bruits de pas, des grognements quand ils le hissent. Je regarde. Si le sac est toujours fermé, je vais essayer de retrouver ma voix, de leur demander de l'ouvrir légèrement afin que je puisse voir son visage, afin qu'il puisse respirer.

Mais ce n'est pas lui. Il y a une fille à sa place. Elle regarde pile vers moi. Son mascara a coulé partout sur sa figure, comme si elle était en train de fondre, mais ses lèvres sont bleues, ses bras recouverts de chair de poule, et elle frissonne. Elle me fixe, puis elle cille – une fois, deux fois – et se met à hurler.

La femme qui prétend être ma mère appelle un taxi pour nous raccompagner à la maison. Elle s'assied d'un côté, moi de l'autre, comme si nous nous cramponnions aux fenêtres. Quarante centimètres de siège en plastique entre nous. Ceintures attachées.

L'odeur qui flotte là-dedans ne cesse de chatouiller le fond de ma gorge. Un mélange de plastique, de cirage et de vomi. Un petit arbre bleu est accroché au rétroviseur. Il porte l'inscription « Senteur voiture neuve ». Si c'est ça, l'odeur d'une voiture neuve, qu'ils se la gardent !

Mon chez-moi. Je n'arrive pas à me le représenter, mais je sais que je ne veux pas y aller. Je veux retourner à l'hôpital. L'infirmière était gentille avec moi, pas comme la femme dans la voiture en survêtement brillant trop grand pour elle, qui s'est épuisée à force de pleurer. Elle n'a pas l'air d'avoir plus envie d'être avec moi que moi avec elle. Elle a du mal à me regarder et n'a pas dit un seul mot ; ses lèvres sont serrées, jointes en une ligne mince et douloureuse.

Je reviendrai. Est-ce que je vais le faire ? Attraper la poignée et ouvrir la porte d'un coup de pied ? Sortir d'un bond et me mettre à courir ? Trop tard. Le taxi tourne au coin et accélère, l'hôpital a disparu.

Je suis pris au piège.

Je colle mon front à la vitre. Elle est froide sur ma peau. J'aime cette sensation. Elle est apaisante. Je fais rouler mon visage dessus, le plaque le plus possible contre le verre dur et lisse, de sorte que ma bouche et mon menton se touchent, j'écrase mon nez de côté. J'appuie plus fort, mes lèvres s'allongent, telles deux limaces. La femme, les yeux rouges, jette un coup d'œil rapide sur moi.

– Qu'est-ce que tu fais ? dit-elle. Arrête, Carl, bon sang !

Elle tend la main et tire sur mon bras. Je résiste. Elle le lâche et me gifle très fort derrière la tête. La force de sa main fait glisser mon visage vers l'avant, sur le verre maculé de bave qui barbouille ma joue. Et immédiatement, je retrouve des échos de toutes ces fois où elle m'a frappé, qui s'étirent comme un couloir tapissé de miroirs. Elle se retire à l'autre bout du taxi, des larmes ruisselant sur sa figure. Et je sais que c'est vrai, ce que tout le monde dit. *C'est* ma mère. Mon estomac fait des embardées alors que des bribes de souvenirs traversent ma tête en faisant la roue. Ses cheveux tirés en arrière. L'odeur de bière de son haleine. La brûlure de sa main sur ma peau. Des voix rageuses. Un homme qui crie. Une femme qui hurle. Des portes qui claquent. D'autres souvenirs aussi, un immense fouillis sur lequel je n'arrive pas encore à mettre la main. Mais une chose est certaine.

Elle est ma mère. Elle est la seule que j'aie. Je ne sais pas si je l'aime ou la déteste, si j'ai peur d'elle ou si je la plains.

Je m'éloigne de la vitre et m'essuie le visage sur ma manche.

– Regarde ce bazar ! Bon sang, quel âge as-tu ? Ton frère vient de mourir. Tu ne peux pas avoir un peu de respect ?

Quel âge j'ai ? Je ne le sais même pas.

Elle sèche ses larmes.

– On ne fait pas ce genre de chose quand on a quinze ans, bon sang !

Je secoue la tête, tâchant de chasser les larmes qui menacent de se déverser. Puis j'entends une voix intérieure qui répète inlassablement : *Il ne faut pas qu'elle te voie pleurer ; sinon elle aura gagné. Les garçons ne pleurent pas, Cee.* Je cille, me mords les lèvres et me détourne d'elle, vers la vitre.

Le monde que nous traversons a l'air tellement normal. Il y a des boutiques, des logements, des voitures et des gens. Je ne reconnais rien. Nous croisons de grandes maisons, et je me demande laquelle est la nôtre, mais quelque part je sais qu'elle n'est pas ici. Pourquoi est-ce que je ne me souviens pas ? En sortant de la ville, nous voyons des villages, les uns à la suite des autres le long de la route, puis entrons dans une agglomération plus petite, passons devant une immense usine en brique en périphérie. Je regarde d'un œil triste les boutiques de plats à emporter et autres *charity shops*¹, et les fenêtres recouvertes de planches dans la grand-rue. Un chevalet publicitaire trône sur le trottoir devant un marchand de journaux. Nous sommes allés trop vite pour que je puisse lire la première affiche, mais j'arrive à déchiffrer la seconde : « TRAGÉDIE DU LAC : LES DERNIÈRES RÉVÉLATIONS ! »

1. Magasins dont les employés sont des bénévoles, et dont les bénéfices servent à subventionner une œuvre d'utilité publique.

Une vieille femme passe devant en poussant un chariot. Elle est en chaussons.

– On y est presque, annonce maman quand nous quittons la grand-rue et entrons dans une résidence. Trois minutes plus tard, nous contournons l'arrière de toute une série de magasins, et nous arrêtons. Le compteur affiche 12,60 livres. Maman sort son porte-monnaie de son sac. Elle extirpe un billet de dix livres, puis cherche les pièces.

– Une, deux, dit-elle. Et vingt, trente, bon sang, je ne trouve pas ces foutus trucs !

Elle cherche l'appoint, fouille désespérément dans la doublure du porte-monnaie, ressort sa main, examine l'argent et fouille encore. Et c'est là que je remarque qu'il lui manque le bout de l'auriculaire droit. Pas de bout de doigt, pas d'ongle, il s'arrête simplement à la dernière articulation. Et je sais qu'elle n'est pas née comme cela, mais je ne me souviens pas comment elle l'a perdu. On me l'a dit un jour. On me l'a dit.

– Quarante-deux, quarante-quatre.

Elle n'a pas la monnaie. Elle n'a pas assez.

Le type la regarde sans émotion. Il attend son argent – n'importe qui pourrait comprendre qu'elle n'en a pas – mais on dirait qu'il souhaite qu'elle le confirme. Et, en fin de compte, elle n'a pas le choix :

– Je n'ai pas assez, annonce-t-elle. Douze quarante-sept. C'est tout.

Il la regarde fixement pendant une minute, puis décide qu'il sera mieux sans nous. D'un seul coup, il a hâte de se débarrasser de nous.

– Donnez-moi ça, répond-il en tendant la main.

La voiture démarre déjà, alors que je referme la portière. Les pneus crissent quand il s'enfuit.

– Maintenant, il faut que je trouve mes foutues clés ! (Maman fouille encore dans son sac. Nous sommes au bas de marches en béton.) Tu montes, dit-elle. Je te suis.

Je lève les yeux sur la courte volée de marches qui mène à une passerelle. Une image apparaît dans ma tête. Un garçon qui me ressemble, qui les descend bruyamment et qui saute par-dessus le mur. Et quelqu'un d'autre qui attend là où je suis – une fille aux longs cheveux bruns. Je repasse la scène sans arrêt, le vois franchir le mur en volant comme Batman, la vois lever les yeux, vois le sourire se dessiner sur ses lèvres. Elle essaie de ne pas montrer qu'elle est impressionnée. Mais elle l'est. Le garçon. La fille. Je les connais, mais rien ne se met en place. Ce doit être mon frère. Sûrement.

Les images dans ma tête sont comme des toiles d'araignées tendues au-dessus des marches. Fragiles. Je ne veux pas passer au travers et les détruire. Je ne veux pas qu'elles s'en aillent. Je veux rester ici et regarder jusqu'à ce que je comprenne. Jusqu'à ce que je le sente. Ça viendra, je le sais. C'est comme un mot sur le bout de la langue. Si je reste ici et regarde...

Maman me bouscule en passant.

– Les ai trouvées, dit-elle. Viens, il faut que je boive quelque chose.

Je continue à contempler les marches, mais maman arrive, elle les monte lentement et le charme est rompu. Son pantalon de jogging est trop long, le bas qui traîne par terre est tout effiloché. Elle se retourne en haut du petit escalier.

– Viens ici, Carl ! (Elle secoue la tête pour souligner ses propos. Puis me fixe. Elle attend.) Carl ?

– Maman, je...

– Qu'est-ce qu'il y a ? Monte tout de suite ! Entrons !
Buvons un coup et oublions un moment cette sale journée !

Je me traîne sur les marches, vers elle. Elle joue avec les clés dans sa main, les regarde au lieu de me regarder, moi. Je suis là, à présent, mais elle ne bouge pas.

– Maman, dis-je.

Elle ne lève toujours pas les yeux. Sa tête est baissée, des cheveux fins et ternes, décolorés, tombent de part et d'autre de son visage. Sa raie est un zigzag d'un rose saisissant sur des racines brunes. Quelque chose élabousse ses doigts. Et encore. Un bruit étouffé sort de sa gorge. Oh ! non, elle pleure encore. J'essaie de dire quelque chose pour qu'elle s'arrête.

– Maman, ne pleure pas, tout va bien.

Quelque part, c'était plus facile quand elle hurlait après moi. C'est pire, bien pire.

Je ne suis pas grand, mais je suis plus grand qu'elle. Je pourrais passer mon bras autour de ses épaules, mais je ne pense qu'à une chose, à la gifle qu'elle m'a donnée dans le taxi.

Ses larmes gouttent maintenant sur le béton. Elle est là, petite et seule, en train de tripoter ses clés et de pleurer. Et c'est horrible, tellement horrible. Je dois faire quelque chose.

Je me rapproche d'elle en traînant les pieds et lève le bras. Je le laisse en l'air, en suspens dans le vide, à quelques centimètres d'elle, puis le redescends tout doucement pour le poser sur ses épaules, courbant légèrement les doigts pour la retenir. Au début, elle ne réagit pas, et je me sens bête, mal à l'aise, mais alors que je suis sur le point d'ôter mon bras, elle incline la tête de

côté vers moi. Un tout petit peu, mais le sommet de son crâne effleure ma mâchoire. Je ne sais pas quoi faire. Je lâche son épaule et lui tapote le dos plusieurs fois.

Elle recule le visage et renifle bruyamment.

– À toi, dit-elle, tellement indistinctement que j'arrive tout juste à la comprendre. Et elle me donne les clés. Elles sont toutes mouillées de larmes, je les essuie sur mon vêtement et me mets en route sur la passerelle. Chaque maisonnette possède un petit bout de jardin, séparé du passage à l'aide d'une clôture. Il y a deux clapiers au numéro 1, des jouets en plastique colorés éparpillés partout, un tricycle. Il n'y a rien au numéro 2, juste une poubelle dans un espace vide. Au numéro suivant, il y a autant d'ordures par terre que dans la poubelle, des bouteilles, dont deux cassées, des conserves. Il y a deux chaises en plastique, à la blancheur desquelles je m'habitue peu à peu – l'une a un pied bancal – et un vieux fauteuil dont le rembourrage ressort. Il y a aussi des fleurs. Des tas et des tas, emballées dans du plastique, entassées près de la porte. C'est comme cela que je sais que c'est chez nous.

Les fleurs sont pour mon frère qui s'est noyé. On n'a pas cessé de me le répéter, mais c'est juste une histoire. Quelque chose qui est arrivé à quelqu'un d'autre. Je ne me souviens de rien. On m'a assuré que je retrouverais la mémoire, mais c'est difficile à croire quand vous ne parvenez même pas à vous rappeler où vous habitez.

Je m'arrête au portail. Maman vient près de moi, et nous restons plantés devant notre petit jardin.

– Je ne savais pas qu'il avait autant d'amis, observe-t-elle faiblement.

Je pousse le portail et monte jusqu'à la porte, me fraie un chemin en dégageant les fleurs avec mes pieds. Sur certaines, des petites cartes sont agrafées, avec des messages manuscrits.

– Ne leur donne pas de coups de pied, me lance maman.

Elle m'emboîte le pas, et les ramasse.

J'introduis la clé dans la serrure. Ma main tremble. J'ouvre et laisse passer maman, les bras chargés de fleurs. Je récupère celles qu'elle n'a pas prises et entre dans le couloir. Ça sent le rassis, tabac froid et alcool. Je la suis dans une cuisine : plans de travail en plastique gris, portes de placard grises, et une petite table poussée contre le mur.

Elle dépose les fleurs en tas par terre et se dirige vers le frigo. Depuis le seuil, je constate qu'il contient deux packs de six de bière blonde, cinquante centilitres de lait, une bouteille de ketchup et une autre de *brown sauce*¹.

Maman sort une cannette et l'ouvre d'un coup, renverse sa tête en arrière et la vide dans sa bouche. Sa gorge tressaute quand elle avale gorgée après gorgée, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Elle en prend une autre.

– Tu en veux une ?

Elle me tend une bière.

– D'accord.

Tout est bon pour atténuer la tristesse de revenir dans ce trou.

Je pose les fleurs sur la table et prends la cannette.

1. Sauce typiquement britannique préparée à partir de tomates séchées, d'oignons et d'épices, la *brown sauce* est le deuxième produit le plus consommé en Angleterre.

Je l'ouvre et en bois une gorgée. Le goût amer envahit ma bouche et déclenche un nouvel interrupteur dans ma tête. Allongé sur l'herbe, de l'eau qui clapote à mes pieds. Le garçon est là, celui qui me ressemble, nous nous soûlons comme des ivrognes, torse nu pour bronzer. Je sens la chaleur du soleil sur mon visage et mes épaules, l'herbe qui me pique le coude sur lequel je m'appuie. Il tire une longue taffe sur sa cigarette et souffle la fumée en direction du lac.

Il y a une grosse boule dans ma gorge. Comme si j'allais vomir. Je déglutis, fais descendre la bière de force. Maman sirote sa deuxième, comme si sa vie en dépendait. Elle la finit et pose la cannette vide sur le côté. Le frigo est toujours ouvert. Elle tend la main.

– Tiens, elle est pour toi, dis-je en poussant la mienne, presque pleine, vers elle.

– Non, c'est la tienne. C'est bon.

Elle en a pris une troisième qu'elle se met à vider comme les deux dernières. Elle sera bientôt bourrée. Je tiens la mienne, mais je ne bois plus. Je me contente d'observer.

– Maman...

Je veux l'arrêter, lui parler du soleil et de l'eau. Je veux l'interroger sur le garçon. Le garçon qui fendait l'air et retombait sur ses pattes comme un chat.

Mon frère.

Rob.

– Quoi ? dit-elle.

– Est-ce qu'on peut... discuter ?

Elle me jette un coup d'œil, puis détourne rapidement les yeux. Elle semble prise au piège, acculée. Comme si l'idée de parler lui faisait peur.

– Je suis fatiguée, Carl. Tout cela a été tellement... Laisse-moi boire un coup. Nous discuterons plus tard, promis.

– Mais...

– Ne commence pas, Carl. J'en ai besoin, me rembarre-t-elle d'un ton sec, la voix fragile, proche de se briser, au bord des larmes.

Je ne veux pas la revoir pleurer, alors je me pousse quand elle se dirige vers le séjour. Elle s'installe sur le canapé, munie d'une cannette, les autres par terre à côté d'elle à portée de main. Je reste sur le pas de la porte. Elle ne me regarde pas, n'essaie pas non plus de me parler.

– Maman..., dis-je au bout de quelques minutes.

Elle sera bientôt complètement défoncée, et je ne sais même pas où se trouve ma chambre.

Elle lève les yeux, surprise, comme si elle avait oublié jusqu'à ma présence.

– Quoi ?

– Où est-ce que je dors ?

Elle se frotte les yeux, essaie de comprendre ce que je veux dire.

– Ta chambre, répond-elle sur un ton qui signifie que je suis un idiot.

Affaire classée. Fin de l'histoire. Elle se retourne vers la télé qui n'est pas allumée. Je ne peux plus supporter d'être avec elle. Apparemment, il n'y a pas de chambre en bas, donc je monte, mais je me retrouve coincé à mi-chemin. Ce devrait être simple – aller à l'étage et entrer dans une chambre. Rien d'exceptionnel. Juste un pied devant l'autre.

Mais j'ai l'impression d'entrer par effraction chez quelqu'un d'autre.

Je lève les yeux, je vois trois portes et mes jambes s'arrêtent. Dans l'une d'elles, il y a trois trous. Pendant une minute, je les regarde fixement, me demandant comment ils sont arrivés là. Mais j'entends ensuite le bruit lorsque Rob les a martelées de coups de poing. Un, deux, trois – les poings serrés en boule, et lui dans une fureur noire. Puis, en un éclair, il fait volte-face vers moi et son poing vole dans mon visage.

Je me retourne. M'assieds et bois une gorgée à la cannette que j'ai encore à la main.

Pourquoi était-il autant en colère ?

Une autre gorgée. Et une autre. Il y a moi, la bière, l'escalier et le noir. Je m'assieds et bois jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus du tout. Le liquide est lourd dans mon ventre, mais il fait son boulot. Je me sens m'adoucir. Je me sens fatigué, aussi. M'allongerais bien volontiers. Allez, Carl. Je laisse ma cannette vide sur la marche, me lève d'un coup et monte, traînant les deux mains sur les murs, de chaque côté. Il y a comme des bosses sous mes doigts. Les copeaux de bois incorporés au papier peint dégagent quelque chose de réconfortant. Combien de fois ai-je fait cela, ai-je senti ces murs ? Est-ce que je fais toujours cela quand je monte ?

J'avance sur le palier et passe devant la première porte. Elle est ouverte. Il y a un lit à deux places, des vêtements de femme éparpillés par terre, des flacons et des tubes et toute sorte de maquillage qui jonchent une commode miteuse. À côté, c'est la salle de bains. J'avance et m'arrête devant la dernière porte. Je ferme les doigts et enfonce mon poing dans l'un des trous dans la porte. Il reste de la place tout autour. Il était plus grand que moi. Mon grand frère.

Je pousse la porte et j'entre.

L'odeur de rassis emplit ma tête. Je ne peux pas l'identifier précisément, mais elle m'envahit de sensations, de choses dont je me souviens à moitié. Il y a deux matelas parallèles le long des murs, séparés d'environ un mètre. Et pas grand-chose d'autre. Des vêtements un peu partout. Des magazines. Des cannettes vides. Deux cannes à pêche debout dans un coin.

Deux matelas, pas d'oreillers, pas de draps comme à l'hôpital ; juste des sacs de couchage dessus. Un orange et un vert. Le vert est à moi. Comment je le sais ? Je m'assieds dessus, puis, n'ayant rien d'autre à faire, je me faufile à l'intérieur, avec mes chaussures et tout. Je remonte les bords en Nylon des deux mains, de façon que seuls mes yeux et mon nez sortent. Je m'allonge sur le côté, regarde à l'autre bout de la pièce ainsi que le matelas de Rob, son sac de couchage orange tout chiffonné en boule.

Et voilà que j'entends la fermeture passer devant sa figure, puis au-dessus de sa tête. Vois son visage maculé de boue – il était là il y a une minute, puis il a disparu juste après. Enfermé hermétiquement.

Je ferme les yeux et je suis sous l'eau. Il y a un enchevêtrement de bras et de jambes qui se débattent

devant moi. L'eau m'appuie dessus, mes poumons me font mal, une douleur qui se transforme en supplice. Je ne peux pas respirer. Il me faut de l'air. Il me faut...

J'ouvre les yeux, et il n'y a que moi, dans ce fouillis de chambre sale et vide. Je respire péniblement, et l'air qui entre et qui sort est comme de seconde main. Il laisse un goût acide sur ma langue. Je repense à ma chambre d'hôpital qui était claire, blanche et propre. Elle sentait l'antiseptique. Voilà que je fourre mon nez dans le tissu du sac de couchage et inspire. C'est l'odeur fétide de vieille transpiration. Elle me dégoûte, mais me rassure aussi quelque part. C'est moi, ça doit être moi. C'est mon sac de couchage. C'est mon odeur.

Mais qui suis-je ? Et qui était mon frère ? Est-ce que je l'aimais ? Est-ce qu'il m'aimait ? Non, si l'on se fie au souvenir de l'escalier.

Je pense à ce que l'on m'a dit. « Ton frère est mort. C'était un accident. Il s'est noyé. » Pourquoi est-ce que je ne ressens rien ? Je dois être un monstre de ne pas éprouver de tristesse.

Je reste allongé un moment sans bouger. Il fait nuit à présent, mais la lumière du palier filtre à travers la porte ouverte. Je regarde et écoute, essaie de tout absorber – cet endroit. Chez moi. Tout est silencieux, il n'y a pas un bruit en bas, mais j'entends la télé à côté, et des gens qui marchent dans la rue, des voitures qui vont et viennent, des portes qui claquent. Il y a une tache noire au plafond, dans le coin, au-dessus du matelas de Rob. Il y a des gribouillis sur les murs.

J'ai l'impression d'être tombé d'une autre planète. Qu'on m'a lâché dans la vie d'un autre et que je dois faire avec. Je veux retourner à l'hôpital. Ce n'est pas chez moi, ici. La femme en bas n'est pas ma mère. Le

garçon qui est mort n'était pas mon frère. Il y a une erreur, une terrible, terrible erreur.

Je tremble à présent. J'ai peur. Je ne peux pas gérer cela. Je ne veux pas être ici.

Je sens de nouveau cette odeur. L'odeur qu'un corps laisse à l'endroit où il a dormi nuit après nuit. Et mon nez me dit que je me trompe. Je suis chez moi ici. Il n'y a aucune échappatoire.

J'enroule mes bras autour de moi et me recroqueville un peu plus dans mon sac de couchage, mais je n'arrive toujours pas à me détendre. Sans réfléchir, je déroule un bras, le glisse sous le matelas, et mes doigts se referment sur quelque chose de dur et de plat. Je le sors. À la douce lumière, je vois la couverture d'un livre cartonné. Les lettres du titre sont grosses, blanches sur fond noir. *Des souris et des hommes*. Allongé sur le côté, je l'ouvre et trouve la première page. La lumière n'est pas suffisamment bonne pour que je puisse distinguer les caractères d'imprimerie, mais je n'ai pas besoin de les voir, les mots me viennent de quelque part dans le brouillard de mon cerveau. *À quelques milles au sud de Soledad, la Salinas descend tout contre le flanc de la colline et coule, profonde et verte. L'eau est tiède aussi, car, avant d'aller dormir en un bassin étroit, elle a glissé, miroitante au soleil, sur les sables jaunes.*

« Bon sang, Cee, éteins cette foutue lumière !

– Je lis !

– Ça fait six cents fois que tu lis ce truc !

– Et donc ?

– Et donc, tu éteins cette foutue lumière ! Je suis naze ! »

Tenant le livre contre ma poitrine, toujours recroquevillé dans mon sac de couchage, j'avance sur le sol

en gigotant jusqu'à ce que mon visage se trouve au-dessus du matelas de Rob, son sac de couchage orange. Je me repose, respire péniblement. Le tissu sous mon nez sent fort, aussi fort que le mien, mais différemment. Je referme les yeux, et je peux l'entendre respirer.

Dis bonne nuit, Cee, dit-il. Et je sais que c'est ce qu'il fait chaque soir. Faisait. C'est ce qu'il faisait.

Il me demandait de dire bonne nuit en premier, alors je lançais : « Bonne nuit, Rob. »

Et lui : « Bonne nuit, Cee. »

Tous les soirs.

Maintenant, je dis : « Bonne nuit, Rob » et je garde les yeux fermés, mon corps étendu dans le trou qui sépare nos deux lits, ma tête sur son matelas.

Son souffle est régulier, et lent, et voilà que je respire en rythme avec lui. Le livre tombe et je sombre. Sombre lentement dans le sommeil.

Je me réveille dans le noir et dans le calme. Je ne sais pas du tout où je suis, ni quelle heure il est ni qui je suis. Puis, lentement, cela me revient.

Je m'appelle Carl Adams.

J'ai quinze ans.

Mon frère est mort.

Cette pensée s'égare dans ma tête. Rob est mort. Rob est mort. Je sais que c'est énorme, mais ce ne sont que des mots, que des mots.

Je me souviens m'être endormi ici, avoir entendu sa respiration, sa voix. À présent, il n'y a plus rien. Aucun bruit extérieur, aucune télé allumée. Juste un robinet qui goutte quelque part dans l'appartement. C'est un bruit indistinct, mais tout est si calme que je peux l'entendre clairement. Et mon esprit se concentre dessus. *Plip, plip, plip*. Comme les secondes qui s'égrenent sur une horloge.

Le haut du sac de couchage est mouillé à l'endroit où j'ai bavé dans mon sommeil. Je l'éloigne de moi et m'essuie la bouche sur le dos de ma main. J'ai mal à la tête et ma gorge est sèche. Je sors du sac non sans mal et trébuche sur le palier. La lumière est toujours allumée. Je me dirige vers la porte de la salle de bains, d'où

provient le bruit de l'eau qui goutte. Je ne prends pas la peine d'allumer.

C'est le robinet d'eau froide du lavabo. Je l'ouvre complètement, mets mes mains en coupe et m'éclabousse le visage. Un garçon crie. Une fille hurle. De l'eau sur ma figure, mes yeux, mes oreilles. Mon cœur bat la chamade. Je suis tout près d'eux, à présent. Si près que je peux les voir battre des bras et des jambes, voir la mâchoire du garçon serrée d'effort, le visage de la fille crispé de terreur.

Je m'éloigne du lavabo d'un bond et cherche une serviette à l'aveuglette. Ma main trouve le cordon de la lampe. Je tire dessus et la lumière s'allume. J'attrape une serviette par terre, me frotte frénétiquement la figure, puis jette un coup d'œil à travers la pièce. Il n'y a personne ici. C'est tout petit, lavabo, toilettes, bain avec une douche à une extrémité, et un rideau en plastique tout fripé. Moisissures noires entre les carreaux et au plafond. Mon cœur bat encore comme un fou dans ma poitrine.

J'y étais, au lac. J'y étais, quand mon frère est mort. Je respire à fond, aspire l'air froid et humide pour essayer de me calmer.

Le robinet coule toujours, l'eau jaillit à flots dans l'évier et descend en glougloutant dans le tuyau. Je n'en veux pas sur mon visage, ni dans mes yeux, mais j'ai soif. Je tourne le robinet qui n'est plus qu'un goutte-à-goutte. Je me penche de nouveau, passe délicatement la tête en dessous, et retourne mon visage pour pouvoir attraper l'eau dans ma bouche.

Elle est froide et claire. Je me rince la bouche, l'eau gicle entre mes dents, éclabousse mes gencives, je la fais passer dans mes joues gonflées, puis je crache. J'avale